

Fin de partie

Cassandra's Dream de Woody Alien

Édouard Vergnon

Numéro 135, décembre 2007, janvier 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25012ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vergnon, É. (2007). Compte rendu de [Fin de partie / *Cassandra's Dream* de Woody Alien]. *24 images*, (135), 60–61.

Fin de partie

par Édouard Vergnon



Puisqu'il était beaucoup question de tennis dans *Match Point*, on peut filer la métaphore et résumer ainsi la trilogie londonienne du cinéaste : cinq joueurs, une seule balle (le crime). D'abord, une graine de champion et son service gagnant (*Match Point*), ensuite un tandem facétieux qui fait partir son coup dans les gradins du souvenir (le délicieux *Scoop* qui renouait avec l'humeur récréative des meilleures comédies new-yorkaises du cinéaste) et pour finir, deux débutants fébriles qui vont vite paniquer (*Cassandra's Dream*). Les premiers plans de ces trois films épousent le mouvement. Dans *Match Point*, un jeune homme entre dans le champ de la caméra par la gauche, tel un voyageur fraîchement débarqué. Le cinéaste le projette dans un espace à conquérir et lui dit en quelque sorte : « maintenant, débrouille-toi ». Dans *Scoop*, les passagers d'un bateau sont prisonniers d'une mort ambulante et n'ont plus qu'à évoquer leur passé. Dans *Cassandra's Dream*, deux frères se précipitent dans le cadre par la droite de l'écran. Ils courent et rient comme des enfants. Outre que le plan exprime immédiatement leur grande complicité, il ne semble plus conduire les personnages vers l'avant (comme l'ouverture de *Match Point*), mais au contraire les rabattre vers l'arrière. Autrement dit,

l'axe a pivoté : après l'ascension, la chute ou, si l'on veut, le retour de boomerang. Il faut donc voir *Cassandra's Dream* comme le revers de fortune de *Match Point* et de *Crimes and Misdemeanors*. Car on l'oublie souvent, mais Woody Allen avait – jusqu'à maintenant – toujours filmé le crime sans le châtement. De ce point de vue, le héros de *Match Point* bénéficiait de la même impunité que le médecin de *Crimes and Misdemeanors*. Réduits au silence et à la solitude, ils étaient l'un comme l'autre pris dans un engrenage meurtrier mais, passé quelques tressaillements, parvenaient toujours à se ressaisir et à faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Dans *Cassandra's Dream*, l'enjeu des personnages ne consiste plus à dissimuler leurs tourments, mais à formuler au contraire tout ce qu'ils ont sur le cœur. En libérant une parole totalement muselée dans ces deux précédents films, puis en la faisant couler à flots, le cinéaste filme moins des hommes en proie à leurs démons qu'une joute verbale où s'exerce une forme d'inégalité psychologique qui sera fatale aux plus faibles d'entre eux. Face à un oncle incroyablement retors (Tom Wilkinson) et à un frère obnubilé par sa réussite amoureuse et sociale (Ewan McGregor, parfait de nature), Terry (Colin Farrell) est incapable de résis-

ter à une entreprise que pourtant instinctivement il réproouve. Le voir d'abord s'insurger, puis plier progressivement sous l'avalanche d'arguments des deux autres montre bien la nature de son supplice : l'incapacité à se désolidariser d'un raisonnement qui le dépasse. Chez Woody Allen, le crime est toujours un piège, quel qu'en soit le mobile, et ici il se referme pour ainsi dire complètement. Dans *Crimes and Misdemeanors*, on se souvient qu'il avait un caractère domestique : un homme tout à fait ordinaire trompe sa femme, prend peur et tue sa maîtresse. Dans *Match Point*, il avait une logique économique : dans sa volonté d'émancipation, un jeune arriviste finissait par assassiner la seule personne qui, au fond, lui ressemblait (même milieu social, même goûts, etc.) et avec laquelle il eût été logique qu'il vive heureux. Dans *Cassandra's Dream*, le crime est devenu un acte de pure obéissance, puisqu'il s'agit pour Ian et son frère de commettre le meurtre le plus crapuleux qui soit, uniquement parce qu'ils sont possédés par un oncle qui réussit à leur faire croire qu'ils lui sont redevables de ce « service ». Voir ces deux pauvres âmes en peine, pas méchantes pour un sou, se transformer en tueurs gauches et désespérés est assez émouvant. Mais ce qui l'est plus encore, c'est de voir la maîtrise avec

laquelle le cinéaste fait circuler les personnages, orchestre leur petit manège, tire profit de la météorologie (les plans du voilier qui quitte le port, tantôt sous un ciel bleu parsemé de nuages, tantôt sous un ciel gris), alterne couleurs pimpantes et teintes assourdies. Londres lui aura inspiré certaines de ses plus belles lumières. Elles ne sont pas supérieures à ses lumières américaines, mais ont gagné en dynamisme et en relief. Plus attentives, rondes et précises, elles modèlent mieux

les différents décors. Surtout, l'Angleterre l'aura incité à redonner une vertu dramatique au paysage, élément qu'il finissait par délaissier dans ses derniers films new-yorkais (à l'exception du mal-aimé et pourtant formidable *Anything Else*). À cet égard, la grande scène du rendez-vous sous les arbres devrait rester comme l'une des plus ambitieuses de sa carrière. Jamais en effet sa caméra n'avait été aussi désireuse d'exploiter dans leur totalité tous les paramètres de la narration : le noir des

costumes, le vert foncé de la forêt, l'ombre des branchages qui recouvre peu à peu les personnages, l'absence progressive de profondeur de champ, puis l'arrivée de la pluie y sont comme la chronique visuelle d'une mort annoncée. 

Grande-Bretagne, 2007. Ré. et scé. : Woody Allen. Mont. : Alisa Lepselter. Ph. : Vilmos Zsigmond, Alisa Lepselter. Int. : Ewan McGregor, Colin Farrell, Tom Wilkinson. 120 minutes. Couleur. Dist. : Crystal Film.

Sortie prévue : 18 janvier 2008

L'avocat de la terreur de Barbet Schroeder



Le dernier film de Barbet Schroeder, *L'avocat de la terreur*, nous entraîne dans le parcours de l'avocat Jacques Vergès, de sa défense des militants algériens au procès de Klaus Barbie. C'est à une histoire du terrorisme de ces 50 dernières années que nous sommes conviés, de l'idéalisme des fronts de libération pour l'indépendance des pays colonisés au désenchantement devant le cynisme d'un Carlos devenu le prototype du mercenaire se vendant au plus offrant. « Il y a un noyau magnifique, héroïque qui est l'Algérie. C'est donc la matrice, là où le personnage principal va se trouver, se révéler, vivre les moments les plus intenses de sa vie », dit Barbet Schroeder.

En effet, Jacques Vergès, Français né au Cambodge, est devenu avec d'autres avocats algériens et français l'avocat des militants du FLN (Front de libération nationale)

en Algérie, obtenant la grâce de Djamilah Bouhired, figure emblématique des attentats durant la bataille d'Alger et condamnée à mort, qu'il a épousée après l'indépendance du pays.

C'est à la lumière de ce combat originel que nous parcourons ensuite l'histoire du terrorisme mondial. Nous y croisons entre autres, Hans-Joachim Klein, ex-membre de la bande à Baader, Magdalena Kopp, arrêtée à Paris en 1982, épouse de Carlos, Anis Nacchache, Libanais engagé dans la cause palestinienne dès le début des années 1970, qui avait reçu de Khomeiny l'ordre d'assassiner Béchir Bakhtiar, ancien ministre du shah d'Iran. À son procès en 1982, il est le premier terroriste qui se réclame d'un ordre religieux.

Deux longues entrevues de Schroeder avec Jacques Vergès, des entretiens menés par Eugénie Grandval avec les protagonistes

des cellules révolutionnaires et des mouvements terroristes, des archives, des images vues en boucle sur les chaînes de télévision du monde entier jusqu'à être vides de sens, voilà les armes dont nous disposons, spectateurs, pour relire l'histoire récente et tenter de comprendre quelque chose au monde dans lequel nous vivons.

Et c'est sans doute pour cette raison, parce que ce film est bien davantage que le portrait d'un avocat médiatisé pour ses seules provocations, parce que ce film est le meilleur antidote aux informations télévisées, parce qu'il relie les causes, les faits et les protagonistes là où, jour après jour nous sont donnés à voir, par parcelles d'information « objective », des actes qui nous secouent sans nous faire réfléchir, oui, c'est sans doute pour toutes ces raisons qu'il est important de prendre deux heures quinze de notre temps pour nous confronter à la complexité de la vie de Jacques Vergès et aux propos du film de Barbet Schroeder.

L'un et l'autre traquent le prêt-à-penser, les certitudes confortables de l'époque, et nous prend alors l'envie, avec Schroeder, de citer Nietzsche : « Si vous voyez courir la foule dans une direction, courez dans la direction inverse, vous avez plus de chance d'avoir raison ». ² – Catherine Goupil

1. Tiré d'un entretien avec Barbet Schroeder : <http://www.lavocatdelaterreur.com>

2. Entretien accordé par Schroeder à Elisabeth Bouvet de Radio-France International

France, 2007. Ré. : Barbet Schroeder. Ph. : Caroline Champetier, Jean-Luc Perreard. Mont. : Nelly Quettier. 135 minutes. Couleur.

Sortie prévue : 21 décembre 2007